

Clovis et le vase de Soissons

Clovis est entré dans la légende comme le premier véritable roi de France. Son destin est extraordinaire à plus d'un titre. Lorsqu'il accède au pouvoir, en 482 après Jésus-Christ, à la mort de son père Childéric, Clovis n'a que 15 ans.

Il est à la tête d'une des tribus franques qui peuplent le nord de l'Europe – les Saliens, qui sont installés dans le territoire qui correspond à la Belgique actuelle. Sa tribu n'est pas tellement puissante, comparée aux autres groupes de Francs qui peuplent la région, ou face à l'Empire romain qui, même s'il s'est nettement affaibli durant les derniers siècles écoulés, représente encore une puissance avec laquelle il faut compter.

Les Romains, Clovis et les siens les connaissent bien ; ils ont en effet, comme de nombreuses tribus de la Gaule, été au service de ces derniers, apprenant le métier des armes et la discipline militaire qui firent la réputation de l'empire aux côtés des légionnaires. Nous allons voir que cette discipline peut alors aller jusqu'à de terribles extrémités – mais le pouvoir royal ne peut souffrir aucune



contestation. Clovis ne manque nullement d'ambition et avec la poignée d'hommes qu'il a sous son commandement, il commence par faire assassiner ses rivaux ou même certains membres de sa propre famille pour éviter de se faire renverser et augmenter les limites de son royaume en s'emparant d'autres tribus franques ; quant à ses voisins trop puissants pour espérer les absorber d'un seul coup, il crée des alliances avec eux.

Mais la plupart de ses succès, la raison pour laquelle les autres rois francs se rangent sous sa bannière, c'est la suite de succès militaires qu'il va connaître pour étendre son territoire, à l'ouest vers la France, comme à l'est vers l'Allemagne.

Clovis a pour lui un énorme avantage : sa conversion récente à la religion chrétienne. Cette dernière est devenue la religion officielle de l'Empire romain ainsi que des tribus qui ont vécu à son contact. Il est facile à Clovis de fédérer les populations grâce à cette allégeance qui fait de lui le candidat idéal pour réunir les Germains au nord et les Latins au sud.

Dans la plupart des cas, il arrive en pays conquis, son image de force et sa popularité jouant en sa faveur face à des chefs barbares qui ont trop souvent recours à la violence. Le chemin de Clovis n'est cependant pas dénué de durs affrontements, notamment lorsqu'il fait face à un adversaire d'envergure, Syagrius, qui règne sur l'un des derniers vestiges de l'Empire romain d'Occident qui s'est écroulé en 476. Ayant perdu ses appuis en Italie, et auprès de l'Empire romain d'Orient, Syagrius se retrouve fragilisé, mais maître de la Gaule du Nord, il n'entend pas se rendre sans combattre.

En 486, prend place la bataille déterminante entre les forces de Syagrius et celles de Clovis. Ce dernier est accompagné d'un autre roi franc, Ragnacaire, contre

lequel il provoquera par la suite un soulèvement populaire avant de le faire assassiner. Mais à Soissons, lieu choisi pour l'affrontement, les deux hommes arrivent soudés. Les combats font rage, les pertes sont nombreuses des deux côtés, mais la discipline et la détermination des armées franques finissent par faire pencher la balance en leur faveur. Voyant l'issue du combat se dessiner en sa défaveur, Syagrius prend la fuite et se réfugie auprès d'Alaric II, roi des Wisigoths, dans



sa capitale de Toulouse. Mais Clovis ne peut tolérer de laisser ainsi un ennemi potentiel à ses portes. Il menace Alaric II de l'attaquer si ce dernier se refuse à lui livrer Syagrius. Alaric II règne sur presque toute l'Espagne et le sud de la France mais la réputation de Clovis l'a précédé. Il accepte et Syagrius est remis entre les mains des Francs. Clovis peut ainsi unifier son royaume et, comme le raconte Grégoire de Tours dans son *Histoire des Francs*, pour que Syagrius cesse de constituer une menace, ce dernier est « discrètement égorgé ».

L'union des royaumes francs est en bonne voie, et cependant Clovis sait qu'il ne doit pas relâcher sa vigilance ou se laisser aller ; d'autres souverains avant lui ont perdu en temps de paix tout ce qu'ils avaient amassé en guerroyant. Il est notamment important pour Clovis de conserver l'appui de l'Église, qui lui a été essentiel dans ses conquêtes.

Après le pillage de Soissons, l'évêque de la ville, Remi, lui demande de récupérer un vase liturgique de grande valeur que les soldats ont récupéré à cette occasion. Clovis

arrive pour la distribution du butin. Cette dernière obéit à un code strict, comme de nombreux autres protocoles (comme le fait de partager le royaume entre les fils du défunt roi) : tout le monde doit obtenir une part égale, le roi comme ses sujets.

L'enjeu est donc multiple pour le roi des Francs : il veut conserver les faveurs de l'Église, mais en demandant à ses hommes de lui accorder le vase en plus de sa propre part du butin, il souhaite également faire jouer l'idée qu'en tant que roi, il a certains privilèges spéciaux qui, en retour, lui permettront d'appuyer son autorité. Et Clovis est proche d'obtenir ce qu'il veut. Mais au dernier moment, un des soldats présents s'empare de sa hache et porte un coup au vase en s'écriant : « Tu ne recevras que ce que le sort t'attribuera vraiment ! »

Clovis ne peut réagir et se retrouve coincé : le soldat a mis l'accent sur son entorse au protocole. Il récupère néanmoins le vase abîmé qu'il fait remettre à Remi, puis, patiemment, attend son heure. Celle-ci arrive rapidement.

Environ un an plus tard, alors que les soldats de Clovis sont réunis pour une revue d'armes sur le Champ-de-Mars, le roi reconnaît le soldat qui s'était permis de remettre en cause son autorité en brisant le vase. Il évolue dans les rangs sans rien trahir de ses intentions, et au moment où il se présente devant l'impudent, il réalise que l'équipement de celui-ci est négligé. Clovis s'en empare et le jette à ses pieds.

Alors que le soldat se penche pour le ramasser, Clovis saisit soudain sa francisque et lui brise le crâne d'un coup violent en s'écriant : « Ainsi as-tu fait du vase de Soissons ! » La vengeance du roi est impitoyable et assoit une fois pour toutes son autorité auprès de ses sujets. Clovis continuera par la suite à voler de succès en succès, remportant notamment des victoires déterminantes sur

ses voisins du Sud pour étendre ses frontières sur le territoire qui constitue la France telle que nous la connaissons aujourd'hui.

L'anecdote du vase de Soissons nous est rapportée par le même Grégoire de Tours qui est la seule source historique que nous possédions sur cette époque lointaine. Il est possible que Grégoire ait enjolivé son récit pour l'inscrire dans une continuité exemplaire (le roi défendant de sa hache l'Église à laquelle il venait de faire allégeance) mais l'anecdote semble recueillir les suffrages des historiens sur son authenticité générale.

Elle révèle une certaine brutalité du pouvoir, teintée d'une forme de justice expéditive, qui nous montre la difficulté du passage de l'ère barbare à l'ère chrétienne – et à un relatif apaisement des mœurs, alors que Germains et Latins marient leurs destins plutôt que de simplement cohabiter.



La faide royale

Si Clovis réussit à unifier le royaume, et à mettre en place un pouvoir royal fort, un problème se pose à sa mort, qui va handicaper toute la dynastie des Mérovingiens : le partage du royaume. En effet, la tradition franque veut que le royaume soit divisé en parts égales parmi les descendants du roi défunt. Clovis a quatre fils : Théodoric, Clodomir, Childebert, et Clotaire.

Ces quatre hommes se partagent donc le territoire dominé par les Francs, et vivent en bonne entente, menant des campagnes communes pour soumettre les seigneurs des régions cherchant à regagner leur indépendance ou des territoires frontaliers exprimant un caractère belliqueux. Pendant l'une de ces expéditions, Clodomir est tué.

Les autres héritiers en profitent immédiatement : ils massacrent tous les héritiers de celui-ci, afin qu'ils ne puissent réclamer leur part du royaume, et se partagent le gâteau – seul saint Cloud, l'un des fils de Clodomir, est épargné, parce qu'il accepte de se tonsurer les cheveux (que les Francs portent longs en signe de puissance) et d'entrer dans les ordres.

Clotaire finit par être le grand vainqueur de cette réunification hasardeuse, qui se dessine au gré des décès entre frères : Clodomir et Childebert meurent à leur tour, l'un sans héritier et l'autre étant suivi de près par ses fils dans la tombe, au cours des affrontements qui suivent avec les tribus limitrophes. Clotaire a ainsi réussi à réunifier le

royaume de son père. Mais le problème ne va faire que se poser à nouveau à sa mort.

Lui aussi disparaît en laissant quatre fils derrière lui : Caribert, Gontran, Sigebert, et Chilpéric, demi-frère des trois autres, que ces derniers ont du mal à considérer comme légitime. Le conflit qui va prendre place entre eux est connu sous le nom de « faide royale ».

C'est d'abord entre Sigebert et Chilpéric que le combat va faire rage. Pourtant ils se sont mariés tous les deux à des sœurs, les filles du roi d'Espagne – qui appartient alors aux Wisigoths – Galswinthe et Brunehaut.

Mais Chilpéric fait assassiner Galswinthe, pour pouvoir épouser sa concubine, Frédégonde. Brunehaut demande alors à son époux, Sigebert, de venger sa sœur, et celui-ci se lance dans une campagne contre Chilpéric, entre 570 et 575. Sigebert est tué au combat cette dernière année, laissant sa veuve Brunehaut et son fils Childebert II sur le trône.

La mort de Sigebert ne met pas fin au combat, d'autant que dans le clan de Chilpéric, des conflits de pouvoir se font jour. Dans les dix ans qui suivent, Chilpéric et tous ses héritiers meurent assassinés les uns après les autres, seul son fils Clotaire II reste en vie. C'est alors que Brunehaut arrive à convaincre les deux héritiers de



Clotaire qui n'avaient pas encore pris part aux combats, Gontran, et le fils de Caribert, Childebert II, de faire alliance avec elle pour renverser Clotaire II et se partager son territoire : c'est le pacte d'Andelot. Mais ce seront les enfants de ces rois, Théodobert et Thierry, qui reprendront la guerre en 600, aux côtés de Brunehaut, et Clotaire II ne

doit son salut qu'à la méfiance qui règne entre les alliés de circonstance.

Les combats s'enchaînent sporadiquement jusqu'en 613, année où Clotaire II met fin au conflit en vainquant Théodobert et Thierry, qui sont tués avec leurs hommes, et en faisant assassiner Clotaire, le fils de Thierry, et surtout Brunehaut. Clotaire II a enfin réussi à réunifier une nouvelle fois le royaume franc, mais ce n'est pas sans conséquences tragiques pour la royauté.

La faide a duré quarante ans, et de nombreux rois y ont trouvé la mort. Les seigneurs des provinces y ont gagné factuellement une certaine indépendance, l'aristocratie est maintenant assez puissante pour négocier presque d'égal à égal avec le roi, problème qui va perdurer pendant longtemps – même après la chute de la dynastie des Mérovingiens. Les conflits vont surtout porter sur l'imposition que les grands du royaume se voient forcés de verser à leur souverain, et qui va être soumise au pouvoir effectif de celui-ci sur ses sujets.



Les royaumes de Neustrie, d'Austrasie et de Burgondie vont maintenant faire preuve d'une propension plus élevée à affirmer leurs spécificités – à cette occasion, le maire du

palais, ou *magister palatii*, celui qui est chargé d'assurer le pouvoir effectif pour le roi dans ces différents royaumes, prend une importance décisive. Ainsi va commencer la dynastie des Carolingiens avec le père de Charles Martel, Pépin de Herstal, qui n'est autre que le maire du palais d'Austrasie.

Au cours du VII^e siècle, le pouvoir effectif du roi des Francs a en effet tellement décliné, au moment du règne de Thierry III, que ce sont les différents maires de palais qui se disputent le pouvoir effectif – la lutte est régionale, articulée entre la Neustrie, au nord, et l'Austrasie, plus indépendante, qui va finir par triompher.

Charles Martel est officiellement maire du palais d'Austrasie, et ce n'est qu'avec Pépin le Bref, son fils, qui fait enfermer le dernier représentant des Mérovingiens, Childéric III, dans le monastère de Saint-Bertin, que les Carolingiens récupèrent effectivement le trône.

La dégradation progressive du pouvoir des Mérovingiens à partir de la fin du règne de Dagobert I^{er} (le dernier souverain de cette dynastie à avoir rassemblé le territoire sous sa volonté) est décrite par le biographe de Charlemagne, Éginhard, comme la période des rois fainéants, que le sort du pays n'intéresse plus. Les conflits perpétuels à l'intérieur des limites de leurs frontières ont en réalité empêché ces souverains de continuer la politique qui était à l'origine de l'augmentation de leurs richesses : la conquête de nouveaux territoires. C'est cette problématique que comprendra très bien Charlemagne par la suite.

